

SHIMAO Toshio

L'AIGUILLON
DE LA MORT

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : ????

© ????

© 2012, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Couverture : ???????

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-00000

CHAPITRE 1

Rupture

Ce soir-là, nous avons cessé de suspendre la moustiquaire. Les insectes avaient disparu, sans qu'on sache pourquoi. Il y avait trois jours que nous ne dormions pas, ma femme et moi. J'ignore si c'est une chose réellement possible. Peut-être nous étions-nous assoupis sans nous en rendre compte, en tout cas ma mémoire n'en a pas gardé trace. « En novembre, tu quitteras la maison, en décembre, tu te suicideras. » Ma femme avait l'étrange conviction que c'était le sort qui m'était réservé. « Il ne peut pas en être autrement », affirmait-elle. Cependant, le châtime est tombé légèrement plus tôt, à la fin d'un jour d'été.

Ce jour-là, quand j'ai regagné la maison en début d'après-midi après avoir passé la nuit ailleurs, j'ai trouvé fermé à clé le portillon percé dans la haie de bambous près de s'effondrer tant le bois était pourri. Le cœur battant, je me suis glissé furtivement par la porte en bois des voisins, les Kaneko, j'ai contourné le jardinet de ma propre maison pour tenter d'ouvrir la porte de l'entrée ainsi que celles, vitrées, du couloir, mais toutes résistaient. La fenêtre de la pièce de quatre tatamis et demi dont j'ai fait mon bureau est toute proche des simples piquets qui délimitent le

jardin, et on voit tout de chez les Kaneko ou les Aoki. J'ai collé un œil aux carreaux et aperçu l'encrier renversé sur ma table. La gorge serrée, je suis passé du côté de la cuisine. Nos deux poules avaient pondu, mais je n'avais pas le cœur de récupérer les œufs. Derrière la maison, une petite usine s'élève de l'autre côté d'une venelle si étroite qu'il faut se mettre de biais pour s'y faufiler. La vibration des machines se répercutait dans mon corps tout entier, le crissement aigu du fer qu'on aiguise transperçait mes tympanes tandis que je repérais un morceau de tuile à l'aide duquel j'ai brisé un carreau de la fenêtre de la cuisine. Je me faisais l'effet d'un malfaiteur, et j'ai senti un tremblement me gagner depuis la plante des pieds. Dans l'évier, la vaisselle entassée... Ce que je redoutais avait fini par arriver ! A seulement l'imaginer, il m'a semblé que j'étais suspendu dans le vide, corps et esprit confondus. J'ai traversé la pièce de six tatamis qui fait suite aux deux autres en prolongement de l'entrée, et je suis resté pétrifié devant le spectacle sanglant qui s'offrait à moi : la table, les tatamis, les murs, tout était éclaboussé d'encre rouge. Au milieu du désordre, mon journal intime, qu'on avait lancé avec brutalité. Je tremblais de tout mon corps et je crois que j'ai allumé une cigarette, machinalement. Ma femme qui avait eu l'intention d'emmener les enfants très loin était revenue, livide, après avoir vu dans un cinéma près de la gare la moitié d'un film, et il ne restait plus trace en elle de l'attitude suppliante qu'elle avait la veille encore pour implorer son époux de ne pas partir, lui qui ne pouvait pas rester trois jours sans découcher. Alors, elle m'a fait asseoir en face d'elle, et l'interminable interrogatoire a commencé, dont il ne m'était pas donné de savoir quand il prendrait fin.

« Je n'arrive pas à comprendre, comment expliquer... » Quand ma femme réitère sa scène de reproches, elle finit par revenir à la même question. « Ton cœur balance de quel côté ? Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? Tu n'as plus besoin de moi, j'en suis sûre. Enfin, je n'ai pas raison ? C'est de cette façon que tu m'as traitée depuis dix ans, non ? Mais je ne le supporterai plus. Quoi que tu puisses dire, je suis à bout. Je n'ai pas cessé de prendre sur moi pendant dix ans, alors maintenant, j'explose, voilà. Mon corps ne tient plus. Regarde comme j'ai maigri, on dirait un squelette. Je ne suis plus en vie, figure-toi ! Moi, continuer à vivre ? Merci ! Mais rassure-toi, je n'ai pas l'intention de te causer du tort, ça non, à aucun prix ! Je suis capable de me débarrasser de moi-même sans prévenir personne. D'ailleurs, autant dire que c'est comme si j'avais passé ma vie à étudier la question ! Mais je vais te libérer. Tu pourras ensuite agir à ta guise et vivre avec cette femme ! » Puis, comme pour en finir :

« Tout de même, il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, une seule : oui ou non, est-ce que tu m'as aimée ? Réponds franchement.

— Eh bien, mais oui, je t'aime. » Ma réponse tombe dans le vide.

« Mais alors, pourquoi agis-tu comme ça ? Si tu m'aimais vraiment, pourquoi aurais-tu une telle conduite ? Tu n'as pas besoin de me mentir, tu sais. Tu ne m'aimes plus, c'est tout. Seulement, si tu ne m'aimes pas, dis-le-moi au moins, s'il te plaît. Tu peux bien me détester si tu veux, tu es libre après tout. Je suis sûre que tu ne m'aimes plus. Allons, dis-moi la vérité, je t'en prie. D'ailleurs, ce n'est pas tout,

il y a certainement des tas d'autres choses ! A propos, avec combien de femmes as-tu eu des relations ? Je te préviens que je ne fais pas de distinction ! Que tu te sois contenté de prendre un café ou d'aller au cinéma, pour moi c'est la même chose ! »

Je me retrouvais en train d'énumérer les circonstances, l'une après l'autre. La sensation d'envol que je ressentais dans ces moments, l'accumulation de mes intentions inavouables qui me semblaient à présent dégager une odeur fétide... Je laissais de côté certaines choses, faisant comme si je ne m'en souvenais pas. J'en racontais d'autres, étonné moi-même de mon comportement passé qui m'avait entraîné dans l'abîme.

« Je préfère te dire tout de suite que je ne reviendrai pas sur la décision que j'ai prise après avoir regardé ton journal intime. Il n'y a vraiment rien d'autre ? Tu me caches encore quelque chose, j'en suis sûre. Mais après tout, c'est sans importance. Je ne reviendrai pas sur ma décision. Ne cherche pas à me dissuader, s'il te plaît. Non, vraiment, toi, tu sais...

— Dis-moi, as-tu pour de bon l'intention de mourir, y tiens-tu absolument ? Sois gentille, dis-le-moi !

— Tu oses encore me dire tu ? Ne me confonds pas avec *l'autre*, s'il te plaît.

— Tu préfères que je dise ton nom ?

— Quelle audace ! Tu n'as pas honte ? Parce que tu t'imagines que tu as encore ce droit peut-être ? Tu es prié de me dire vous !

— Ainsi donc, vous tenez absolument à mourir ?

— Oui, je t'assure. Ça t'arrangera bien. Tu pourras tout de suite aller la retrouver. Mais n'oublie jamais que je n'aurai connu que toi. Je tiens à ce que tu le

saches clairement : toi seul étais ma raison de vivre. Je me suis donnée tout entière, corps et âme. Je ne mens pas, tu sais. D'ailleurs, je suis certaine que tu es prêt à le reconnaître. Et voilà ma récompense ! Oui, voilà le traitement qui m'était réservé, être abandonnée comme un chiot ou un chaton !

— Mais je ne t'abandonne pas.

— Qu'est-ce que je suis pour toi alors ?

— Tu es ma femme.

— Ta femme ? Parlons-en ! Est-ce que j'ai été traitée comme une épouse ? Tu n'as jamais rien fait en ce sens ! Tu m'as toujours considérée comme la bonne. Dans la mesure où tu ne m'as jamais traitée comme ta femme, c'est exactement comme si tu m'avais abandonnée !

— Quoi qu'il en soit, je te demande de ne pas mourir.

— Tu te contentes de paroles en l'air, mais qu'est-ce que tu peux me donner comme garantie pour m'empêcher de mourir ? Sache que je ne suis plus la même. Ça va te coûter de l'argent. Au fond, je me demande si tu serais en mesure de me nourrir, toi, un homme de lettres sans le sou !

— Je ferai de mon mieux.

— Mais encore ?

— Je ne découcherai plus. Je ne sortirai plus seul. Quand j'irai quelque part, je t'emmènerai, toi ou les enfants. Je n'aurai plus de relations avec une autre femme que toi.

— Mais c'est normal tout ça ! Regarde un peu ce qui se passe chez les Aoki. Le voisin, tiens, en voilà un qui passe tous ses dimanches chez lui, en famille. Que ce soit pour aller au cinéma ou en pique-nique, il est toujours avec sa femme ou ses enfants. As-tu jamais

eu un comportement semblable ? Est-ce qu'il t'est arrivé de m'emmener quelque part ? de t'occuper des enfants ?

— Une fois tout de même, je crois.

— Quand ?

— Tu sais bien, quand nous étions à Kôbe, j'ai emmené Shinichi faire un tour de manège, sur la terrasse du grand magasin Daimaru.

— Ah oui, c'est vrai. Je n'y pensais plus. Admettons. Une fois en dix ans, rien qu'une fois. Mais attends, le jour dont tu parles, c'était en profitant de courses à faire pour préparer ton voyage. Moi je voulais qu'on soit ensemble, toi tu nous as accompagnés en rechignant. Dans quelle station thermale devais-tu aller déjà ? Je ne me rappelle plus. Qu'est-ce que tu allais y faire ? Dis-moi tout sans rien dissimuler !

— Bon, d'accord. Ça va, j'ai compris. Dorénavant, je penserai d'abord à mes devoirs familiaux.

— Je me demande si tu en seras capable. Un homme comme toi, qui ne pense qu'à des saletés... »

De jour comme de nuit, l'interrogatoire se poursuivait, et ma femme en oubliait les repas. Je dois dire que ni l'un ni l'autre ne ressentions la faim, mais les enfants se montraient parfois dans l'intervalle de leurs jeux, pour repartir, sans faire de bruit, dès qu'ils avaient vu le visage terrible de leurs parents. Quand le flot de questions s'interrompait, nous prenions conscience qu'ils devaient avoir faim, je donnais de l'argent à Shinichi, mon fils âgé de six ans, en le chargeant d'aller acheter de quoi remplacer le repas, quelque chose qui pouvait lui faire envie ainsi qu'à Maya, et il revenait avec une sucette accompagnée

d'un sifflet ou de biscuits. « Eh bien, Shinichi, ça m'étonnerait que ça remplace un repas, tu sais ! » En même temps, je le faisais asseoir à table, mais l'instant d'après il retournait dehors, sa sucette à la bouche. Je ne savais pas comment m'y prendre et je laissais les enfants comme ils étaient, la figure barbouillée et les vêtements sales. Je comprenais enfin que tous ces soucis avaient été jusque-là le lot quotidien de ma femme, elle, de son côté, posait sur moi le regard d'une étrangère, à me voir devenu attentif à l'égard des enfants.

Peu à peu, le jour a décliné, mais même après que l'obscurité eut gagné la pièce, l'envie d'allumer la lampe ne nous est pas venue. La discussion ne faisait que tourner à vide, sans aboutir à la moindre conclusion, et ma femme prenait de plus en plus d'assurance. Jusque-là, elle tremblait au moindre de mes regards, ce qui avait pour effet de me donner de l'humeur. Moi, je me gardais bien d'effacer cette expression, elle me pardonnait tout et se faisait de plus en plus tendre dans la crainte de tout savoir. Pour oublier mon tourment, je pensais que la seule issue était qu'elle me pardonne encore une fois, alors je pourrais changer, prendre un nouveau départ. Tant pis si elle refuse, me disais-je au fond de moi, mais cet interrogatoire répété sans trêve est stérile. Je savais que dans ces moments je ne devais pas me laisser ébranler, mais j'étais absolument incapable de relever la tête, au milieu des ossements de mon passé ainsi étalé au grand jour. Tandis que je rendais minutieusement compte de mes agissements, je ne pouvais m'empêcher de douter de l'exactitude de mes révélations, presque certain que je passerais immanquablement des choses sous silence, et je faisais semblant de

ne plus savoir, parcourant certains épisodes au pas de course.

« Tu es sûr que c'est tout ? Il n'y a plus rien que tu me caches ?

— Non, je t'ai tout dit. Au point où j'en suis, à quoi bon, cela ne changerait rien ! » Me voilà en train de protester.

« C'est bien vrai ? Je ne veux pas que tu me mentes !

— Je ne mens pas !

— Tu en es certain ?

— Absolument; »

De nouveau, je récusé ses doutes. Dire une chose ou en dire deux, cela revient au même, mais c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à étouffer le désir qui naît au dernier moment, cette envie de franchir l'étape sans avoir eu à parler. Pourtant je sais qu'il faudra tôt ou tard finir par avouer, et cela me terrifie. Ma femme m'a percé à jour, je commence à me contredire, je cherche à me reprendre et finis par prendre un air vil. Comment ai-je pu ne pas m'apercevoir au cours de notre vie conjugale du génie qu'elle possédait pour me pousser dans mes retranchements ? Cette logique imparable qui tranche de façon simpliste et aboutit inévitablement à acculer l'autre, dont les justifications finissent par tomber dans une ambiguïté qui les prive de leur effet. Après cet interrogatoire qui nous avait arraché au sommeil trois jours durant, fasciné par le visage de ma femme qui ne présentait pas le moindre signe de fatigue, j'ai commencé à me juger moi-même comme un ignoble individu ne méritant pas la moindre circonstance atténuante. A n'en pas douter, j'étais bien un monstre corrompu, comme le disait ma femme. Comment

avais-je pu vivre un si grand nombre d'années à ne nourrir que des pensées bestiales ?

« C'est à l'armée que tu as appris tout ça ? » a demandé ma femme. Non, ce n'était pas à l'armée, c'était avant. Un beau jour, quand j'étais étudiant, je me suis mis à n'avoir en tête que des choses impures. Mais je n'étais jamais pleinement satisfait. J'étais persuadé que je pouvais donner le change et réussir à me faire passer pour le contraire d'un romantique. Sans douter un seul instant de la soumission de ma femme, je me forçais à penser qu'elle était une partie de ma propre chair et je ne me rendais pas compte que je lui faisais subir par contrecoup les effets de ma faiblesse et de cette partie sombre de moi-même. Maintenant qu'elle m'obligeait à regarder en face ces dix années passées, je connaissais le tourment de n'avoir pensé qu'à moi-même et je ne pouvais pas nier qu'elle-même s'était sacrifiée. Parfois, dans un mouvement de haine, je tentais de lui faire reconnaître qu'après tout elle éprouvait du plaisir à se sacrifier, elle aimait être ma victime, mais je ne rencontrais que le vide, je n'avais aucune prise sur elle.

Le soir, Shinichi et Maya se sont retrouvés sous leur édredon sans même avoir été déshabillés. Leurs jeunes fronts portaient la marque de la frayeur que leur causait l'affrontement insolite de leurs parents, sur qui ils jetaient des regards obliques, mais ils se sont tout de suite endormis. Cela m'a apporté un léger réconfort. J'ai tenté d'orienter les pensées de ma femme vers ce fardeau léger et précieux, mais je me suis immédiatement ravisé. Il y a de cela peut-être vingt ou vingt-cinq ans, quand ma mère a quitté la maison, en voyant couler les larmes tardives de mon père qui nous tenait dans ses bras, le jeune enfant que

j'étais avait éprouvé de la honte à prendre son parti, et voilà que j'étais sur le point de me couvrir de la même laideur. Ma femme, avec les mêmes yeux que celui qui observe de loin un accident, ne faisait seulement pas mine de me venir en aide.

« Regarde comme ces enfants sont à plaindre ! Pauvres petits ! Mais je ne m'occuperai plus d'eux, désormais c'est à toi qu'incombera cette tâche ! »

A ces mots, elle s'est levée brusquement pour aller s'asseoir sur le plancher de la cuisine, d'où elle n'a plus bougé. Pensant qu'il n'était pas dans mon intérêt de rester éloigné d'elle, je suis allé la rejoindre. Le froid du sol s'insinuait. Mais j'avais beau lui dire qu'elle risquait de prendre mal, elle n'en tenait pas compte.

« Tu ne trouves pas que c'est drôle ? Voilà que tu te mets tout d'un coup à t'inquiéter de ma santé ! Figure-toi que je me trouve très bien comme ça, c'est exactement ce qui me convient. J'ai passé ces deux ou trois jours à te dire toutes sortes de choses. Mais je faisais erreur ! Tu n'as pas un seul défaut. Tu n'as fait que poursuivre une seule chose, animé d'une profonde conviction. Tu as toujours sacrifié à ton précieux travail ta femme et tes enfants, jusqu'à ta propre santé. Que pourrait tenter de dire le profane que je suis, moi, femme ordinaire entre toutes ? Dis-moi si je me trompe ! Tu n'as donc pas besoin de te préoccuper d'une loque ! Surtout, que rien ne t'empêche de continuer à mener comme avant ta chère vie littéraire dégoûtante, selon tes désirs. Moi, ce plancher me suffit. Je ne sais pas ce qu'est une vie artistique pleine de noblesse. Cette cuisine, c'est moi qui l'ai installée en détruisant un placard. Je l'ai fabriquée de mes mains. Parce qu'il faut dire que tu n'as pas eu

un geste pour m'aider. J'allais oublier que tout l'argent vient de toi. Excuse-moi de m'être servie de ton argent si précieux. Mais après tout, comme tu ne m'as jamais traitée comme une épouse, j'ai le droit de considérer que j'ai eu raison d'utiliser cet argent à titre de salaire, mais oui, le salaire d'une domestique. Je te défie de trouver de par le monde une bonne qui coûte si peu cher ! » En même temps, elle s'est mise à frotter doucement le parquet, dans la même posture que si elle allait passer la serpillière, avant de continuer : « Ici, j'ai préparé trois fois les repas, chaque jour, j'ai fait la lessive, et les soirs où tu ne rentrais pas, je restais assise à t'attendre. »

Dans le ciel nocturne serti dans le minuscule espace libre entre l'usine et les maisons voisines, coincé entre les tuiles des toits, la lune décharnée m'est apparue comme une lame. Les bruits qui avaient fait palpiter la journée étaient aspirés par les ténèbres, et à part le vrombissement des taxis qui traversaient la nuit en raclant l'asphalte de leurs pneus, tout était silencieux. L'haleine de la pleine nuit absorbait ma défaite et, à cause de cela peut-être, les révélations interminables de ma femme ont commencé à me faire l'effet d'une longue plainte, me donnant l'espèce de certitude que le châtiment avait pris fin. Ecrasé par l'aigreur de ma femme dont je ne m'étais pas rendu compte jusqu'ici, l'apaisement venait, maintenant que je reconnaissais ma défaite.

« Regarde, il y a une tache de sang, là, tu vois ? Là, là, regarde ! Une fois, mon sang s'est mis à couler, ça ne s'arrêtait pas. Mais je suis restée assise sans bouger. Toi, ce jour-là encore... » Le monologue de ma femme semblait ne jamais devoir prendre fin.

Tout en disant : « Je vais faire quelques courses, hein ? », elle est sortie. Moi, sans le vouloir, je l'ai laissée partir. Une fraction de vide, incompréhensible. Un esprit qui n'a pas connu le sommeil pendant trois jours fabrique des trouées blanches. Est-ce quand je me suis levé pour aller aux toilettes ? J'étais certain de ne pas m'être éloigné d'elle plus de quelques instants. Ma femme avait guetté un relâchement de ma tension pour s'échapper. Son corps qui jusqu'à maintenant était comme une plante semblait se transformer peu à peu en minéral. Il était impossible d'arrêter cette métamorphose. Nous avons inversé les rôles. Je n'étais pas encore habitué à mon nouveau statut, et j'hésitais, me demandant si cette situation était à même de métamorphoser en lait douceâtre la grisaille qui enveloppait mon cœur. Une douleur lancinante m'a traversé à l'idée que j'allais peut-être laisser échapper la destinée que j'avais entre les mains si je m'écartais du chemin que je m'étais appliqué à tracer. Ma destinée me tournait le dos et, la bouche tordue, gémissait, « trahison, trahison ». Alors, mon esprit s'est révolté, mes entrailles se sont glacées, je ne pouvais plus rester sans bouger, j'ai enfilé mes socques à la hâte et je me suis élancé dehors. La sourde vibration de la petite porte de la haie qui résistait quand on l'ouvrait... J'ai franchi en courant le labyrinthe de la ruelle et je me suis brusquement retrouvé dans la rue après avoir longé le cinéma. Mes yeux ont scruté avidement au-delà du triangle que forme l'espace devant la gare. Et quand j'ai aperçu ma femme de dos qui semblait parler avec l'employé du guichet, le sang a brusquement redonné de la chaleur à mes membres glacés. Comme pour ne pas laisser échapper une libellule qui s'est posée sur

un morceau de bois, prêt à empêcher toute tentative de fuite, je me suis approché tout doucement et j'ai mis ma main sur son épaule. La voix dont elle s'adressait à l'employé du guichet avait retrouvé sa douceur habituelle, il ne m'avait pas été donné de l'entendre une seule fois durant ces deux ou trois jours. Elle s'est retournée, sans pouvoir retenir une moue de petite fille prise en faute, mais l'instant d'après elle avait repris son expression fermée. Nous avons traversé la place sans un mot, puis contourné le cinéma pour couper par les ruelles, tournant et tournant encore avant d'atteindre la maison.

« Vraiment, je n'arrive pas à comprendre. Comment un homme comme toi a-t-il pu agir ainsi ? »

L'interrogatoire de ma femme revenait au point de départ, je tremblais à l'idée d'être entraîné dans sa logique, j'avais renoncé à l'espoir de lui faire entendre raison. La seule chose que je pouvais faire pour le moment était de surveiller ses mouvements pour l'empêcher de s'enfuir de la maison. « Quoi qu'il en soit, remets ton suicide à plus tard ! Tu vas voir comme je vais changer ! » J'avais l'impression que la dure tristesse de ma femme se relâchait quelque peu à m'entendre répéter sans fin qu'elle allait être étonnée de ma transformation. Elle a fini par consentir à rester à la maison quelque temps, pour me mettre à l'épreuve.

« Tu dois savoir que je ne suis plus celle que j'étais. Je ferai la cuisine, je m'occuperai de toi ainsi que des enfants, mais j'agirai comme un automate. L'eau qui a été renversée une fois ne retourne plus jamais au récipient. Je pense que tu seras d'accord avec moi.

Tout de même, comment en suis-je arrivée là ? Moi qui étais satisfaite si tu l'étais toi-même, oui, quoi que tu puisses faire ! Je ne croyais pas si bien dire ! Je craignais seulement pour ta santé. Tout au long de ces dix années, je me suis usée, physiquement et moralement, pour que tu deviennes robuste. Crois-tu qu'il y ait beaucoup de couples comme ça ? Puisque, aussi bien, tu étais atteint du mal depuis le jour de notre mariage. Et quand tu avais des névralgies telles que tu ne pouvais pas faire un mouvement et que pourtant tu répugnais à te servir du pot, je t'ai bien porté jusqu'aux toilettes qui étaient au rez-de-chaussée dans la maison de Kôbe ! Ça n'a pas empêché ton père, ah, je me demande de quoi il est fait, celui-là, de rester sans prononcer un seul mot gentil. Quand je pense qu'il achetait des bonbons et qu'il les suçait tout seul ! Il se moquait pas mal de moi, sa bru, qu'il détestait. Passe encore pour moi, après tout nous ne sommes pas liés par le sang, mais ses petits-enfants, tu crois qu'il leur en aurait donné un seul ? Et il avait le toupet d'en donner à la bonne ! C'est le comble du ridicule. Et cet individu sans cœur, c'est ton père. Tu ne voudras sûrement pas l'admettre, mais tu es exactement comme lui. Voilà pourquoi tu as négligé ta propre femme pendant plus de dix ans, pour n'en faire qu'à ta tête. Seulement moi, je t'aimais. Tu avais un air abattu ces derniers temps, et je redoutais par-dessus tout que tu meures. Tu voulais te suicider, non ? Tu auras beau le nier, je le sais. J'étais impuissante à te retenir au bord de l'abîme. Au moindre mot de ma part, tu aurais quitté la maison. Puis tes yeux se seraient bientôt ouverts, tu n'aurais pas manqué de revenir à toi devant la vérité, et la honte de toi-même t'aurait conduit au suicide. Mais si tu peux enfin

comprendre ce que tu es réellement et si vraiment tu es sincèrement décidé à devenir un autre homme, je suis prête à réfléchir quelque temps, tu sais. En contrepartie, serais-tu prêt à jurer que tu mettras fin à ta liaison avec cette femme, prêt à jurer que tu ne te suicideras pas et que tu assumeras tes responsabilités à l'égard des enfants ? »

Moi qui étais décidé à ne faire aucun serment, j'ai abandonné la partie une fois de plus, et j'ai répondu : « Je le jure !

— Tu dis la vérité ? Alors, je vais pendant un certain temps faire l'effort, pour toi, de reprendre une vie normale. »

J'avais traversé trois jours de passage au crible, j'étais incapable de dire si je n'étais plus qu'une dépouille ou si j'avais subi une opération, je m'étais égaré dans une sphère différente de la vie quotidienne à laquelle je n'avais jamais prêté attention jusqu'à maintenant, et je ne savais que faire de mon propre corps. En même temps j'avais l'impression d'avoir contracté une maladie inconnue et terrifiante, mais je devais simplement être en proie à une forte fièvre, en réaction à ces trois journées.

La fatigue est venue, et j'ai fini par m'affaler sur le lit de la pièce où je travaillais. J'étais comme disloqué. Réveillé en sursaut, je guettais les bruits dans la maison, mais j'ai eu l'impression que ni ma femme ni mes enfants n'étaient là. Bon sang ! Je me suis dressé sur mon séant, mais juste à ce moment j'ai aperçu à travers l'interstice de la palissade démolie ma femme qui entrait dans la maison en tenant les enfants par la main, et un sentiment de soulagement m'a inondé. Vêtue d'un kimono de soie indigo, elle était pâle,

comme embellie par la fatigue, elle avait l'air d'une jeune fille, si bien que je lui ai dit :

« Comme tu m'as fait peur ! J'ai cru que tu t'étais enfuie ! » J'étais moi-même étonné du ton léger que j'avais réussi à prendre. Ma femme a souri pour se mettre à l'unisson. Alors, telle une rivière à la fonte des neiges, j'ai senti bouillonner le sang dans mes veines.

Sans effacer son sourire, elle est entrée dans mon bureau en disant : « Ça va, ne t'inquiète pas ! » Puis adoptant la façon de parler des enfants : « Papa, j'ai quelque chose à te demander : je voudrais que tu jettes le stylo dont tu te servais jusqu'à maintenant ainsi que tous tes sous-vêtements. Je ne veux plus les voir. En échange, tiens, c'est pour toi ! » En même temps, elle m'a tendu un stylo neuf. « Il a coûté huit cents yens, tu sais ! J'ai fait un gros effort ! Mais je ne regrette pas cette dépense, puisque c'est pour que tu prennes un nouveau départ ! J'oubliais, il y a ça aussi, les biscuits salés que tu aimes tant, pour ton goûter ! »

Moi, tout en me débarrassant de ce qu'elle m'avait ordonné de jeter, je ne pouvais empêcher mon regard de se poser sur les taches d'encre de mon bureau et du mur, qui ne s'effaçaient pas. Ces traces étaient imprégnées de quelque chose qui me bloquait brusquement la poitrine, et selon l'intensité de la lumière, les endroits qui avaient absorbé une grande quantité d'encre me donnaient l'impression de briller comme de la salive.

Après le dîner, je suis sorti seul pour aller prendre un bain d'eau chaude thermale et, une fois dehors, j'ai eu l'impression que l'air était radicalement différent, je me sentais léger comme une plume, mes pieds ne touchaient plus le sol. Je suis arrivé dans l'une des

rues principales qui conduisent à la gare, une rue où les commerces s'alignent des deux côtés sans le moindre intervalle, avec un effort visible de présentation des vitrines, arborant à longueur d'année les mêmes oriflammes publicitaires que les jours de fête. La chaussée était éclairée différemment selon les magasins qui la bordaient, les haut-parleurs installés à intervalles réguliers diffusaient des publicités et de la musique légère, les socques et les chaussures des passants retentissaient en se croisant dans un mouvement incessant qui se mêlait à la cascade des billes de métal d'une salle de pachinko, et tout incitait malgré soi à la flânerie. C'est une rue étroite où vont d'un pas pressé les employés qui rentrent du travail ou les femmes en tenue de tous les jours, une rue où l'on vient à la va-vite faire ce qu'on a à faire, où toutes les boutiques sont de petits commerces : marchand de riz, de légumes, poissonnier, fruitier, pâtissier, coiffeur, petit restaurant de pâtes, sushiya, gargote, marchand de miso, boucher, libraire, pompes funèbres, estaminet, horloger, tailleur, quincaillier, magasin de vêtements, de chaussettes... Le quartier grouillait de vie dans une atmosphère bon enfant, et quand nous étions venus nous y installer, j'avais été envahi d'une nostalgie inexplicable, comme si mes joues s'éclairaient de l'intérieur, traversées par la lumière d'une ampoule rouge. Aux quatre coins de la place devant la gare se déployaient les mêmes rues vivantes, et comme perdue dans un coin invisible au fond d'un ravin, une cachette, oubliée par les lumières, cette maison comme une coquille d'huître accrochée à la coque d'un paquebot, délabrée peut-être mais d'une forte charpente, cette maison que j'ai bientôt fini par aimer, et je me demande si ce quartier

à la lisière de la gare de Koiwa ne m'a pas tout simplement fait bondir le cœur. Dans l'animation de ce quartier autour de la gare semblable à une magnanerie, sous le ciel nocturne rougi par les néons, le plaisir de la solitude. Mais je n'ai fait ensuite que m'échapper, sans un seul regret. A présent, j'ai enfin l'impression d'être adapté à ce quartier poussé dans un coin à l'est de la métropole gigantesque, je me sens un habitant de ce faubourg. Je suis avide de le connaître tout entier. Est-ce la crise de mon foyer qui me fait appréhender le monde extérieur comme une plaie brûlante ?

L'établissement de bains se trouvait derrière une suite de commerces pleins de monde, et j'ai eu l'impression que la haute cheminée d'où s'étirait un long ruban de fumée venait à ma rencontre, avec l'odeur surannée de l'eau savonneuse qui s'écoulait, m'emplissant de nostalgie.

Au retour du bain, j'ai de nouveau traversé le tumulte de la rue et, quand j'ai pénétré dans la ruelle, le calme m'a saisi, comme si j'étais brusquement tombé de la scène dans une trappe. L'allure citadine de la rue s'était dissipée dans l'instant, on entendait même coasser les grenouilles et chanter les insectes, et j'avais l'impression de regagner une maison bâtie au milieu des champs. D'ailleurs, le temps n'était pas si loin où ce quartier n'était partout que rizières, et peut-être le paysage d'antan renaissait-il lorsqu'il se retrouvait privé de la lumière du jour. J'ai fait le tour de la palissade qui longe le jardin d'Aoki et celui de Kaneko qui travaillent tous deux à la fabrique située derrière, et un peu à l'écart, j'ai vu ma maison, modeste avec son toit de tuiles et sa haie de bambou

prête à s'écrouler, faiblement éclairée, comme une chaumière au fond d'une vallée. La porte vitrée de mon bureau se trouve après la palissade des voisins, et quand j'ai aperçu soudain une silhouette en mouvement, j'ai eu l'illusion de voir ma propre image, moi qui avais cessé mes promenades nocturnes, et ce qui s'était passé à l'intérieur depuis ces deux ou trois jours a reflué, si bien que c'est presque en courant que j'ai franchi le seuil, fébrile malgré moi. Il ne m'était pas encore permis d'avoir la certitude que la vie habituelle y avait repris ses droits. J'ai retenu mon souffle pour jeter un coup d'œil dans la maison, de nouveau habité par l'anxiété, et j'ai vu ma femme qui souriait, du rose aux joues et du rouge aux lèvres, vêtue d'un kimono de soie sauvage qu'elle portait en guise de vêtement pour la nuit. « Je me suis maquillée ! Je suis bien comme ça, non ? Tu me trouves drôle ? » Au chevet des enfants qu'elle avait mis au lit, leurs vêtements de la journée étaient pliés avec soin, et j'ai tressailli en voyant installé à côté l'édredon de duvet que ma femme réservait aux seuls invités. Au fond de mes prunelles s'est superposée au spectacle que j'avais devant moi une autre image, celle de trois petits matelas immergés dans cette pièce de six tatamis comme des galets au fond de la mer, quand je rentrais au milieu de la nuit. Le futon de ma femme devait également se trouver plié à côté, minuscule comme ceux des enfants. Le cœur serré par l'émotion, j'ai pénétré dans mon bureau sans faire de bruit, j'ai fermé soigneusement les portes coulissantes qui servent de cloison avec la chambre, je me suis glissé dans le lit que j'y avais installé et je me suis enfoncé dans mes pensées, plongeant toujours plus profond dans l'écho qu'elles éveillaient en moi, m'y noyant.

Cependant, j'ai rejoint les miens et levé l'ancre du bateau avec ses quatre passagers, sur la mer incertaine. Mais l'ordre était inversé. Cette tâche aurait dû être accomplie dix ans plus tôt. Dans le vent de l'incertitude, j'ai fait tourner mon bateau avec des grincements. A quel coin de rocher inconnu avais-je voulu le heurter ? Je n'arrivais pas à croire que ma femme n'était pas consciente de la maladresse de son maquillage, c'était plutôt sa volonté de se parer qui s'exprimait de façon aiguë. Ce rire involontaire que j'ai eu... et quand le rire s'est éteint, force m'est de reconnaître que le coup avait porté.

« Il y a une chose à propos de laquelle je me pose des questions. Je peux t'en parler ? » Ma femme avait pris un ton réservé, mais déjà elle portait dans son dos les ailes noires d'un corbeau. Moi, mon seul désir était de prendre la fuite. Pourtant, dans l'impossibilité de m'échapper, j'ai attendu sans montrer d'impatience.

« Est-ce que tu es déjà allé à... ?

— ...

— Tu étais avec qui ?

— ...

— Avec qui est-ce que tu y es allé ?

— ...

— Tu n'as pas besoin de le cacher. Je le sais de toute façon.

— Si tu le sais, tout est bien, il me semble ?

— Non, je veux l'entendre dire de ta bouche. Tu m'as juré de tout me dire, non ? Allez, parle ! Raconte-moi tout ce qui s'est passé, sans rien modifier ! Et ne te contente pas de cet épisode, dis-moi tout ! Combien de fois es-tu parti en voyage ? Où

es-tu allé ? Où as-tu couché ? Qu'est-ce que tu as mangé, quel livre est-ce que tu as lu ? Tu as dû voir des films aussi, je suppose. Quels films ? Où et combien de fois ? Tu étais comblé, de quelle manière, c'était comment ? »

Moi, je répondais au fur et à mesure. J'y mettais du mien, je n'omettais rien, j'essayais d'être précis. Pourtant, je me trouvais des prétextes, tout mon passé, c'était demander l'impossible, et quand j'essayais d'éluder, j'en profitais pour dissimuler avec audace des détails si ma femme ne réagissait pas, je disais de manière ambiguë ce qui était ambigu, alors ma femme me faisait des reproches, ce n'était pas tout à fait ça, je me mettais à trembler, tandis que j'ajoutais des faits dans la marge de mon crime évident. Mon corps, je l'avais remis tout entier entre les mains de ma femme, pour vérification, et son corps à elle avait tout de l'appareil précis pour détecter le mensonge. Mes tremblements étaient enregistrés par le corps de ma femme au moment exact où ils surgissaient, et j'avais beau crier pour me défendre, disant que ce n'était pas vrai, elle restait inflexible. Quand sa mémoire lui révélait des divergences avec la vérité ambiguë que j'avançais, elle retrouvait les contradictions l'une après l'autre. « Menteur ! » m'accusait-elle. Moi, pris de panique, j'accumulais les fausses déclarations, et la profondeur de mon mensonge se faisait insondable. Je ne pouvais plus lui échapper. Au bout du compte, j'ai hurlé : « Tu ferais mieux de te limiter à ce qui s'est passé depuis que tu as lancé mon encrier à toute volée. Prends un peu en considération mon attitude depuis ce moment !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne comprends donc pas que tout est de ton côté depuis dix ans ?

Qu'est-ce que tu peux rattraper en trois jours d'une imposture qui a duré dix ans ? Réfléchis un peu avant de parler ! C'est bien pour ça que je dis que tu n'es pas un être humain responsable. Sais-tu seulement ce que tes amis disent de toi ? Ils te traitent de jobard ou encore d'idiot ! Tu n'es pas conscient de ta petitesse et tu t'imagines que ta vie de salaud est une recherche littéraire, non, mais je rêve ! Pas un seul de tes romans ne dépeint la vérité humaine. Tu te contentes de décrire minutieusement des saletés ou des choses louches. Voilà pourquoi tu n'as aucune chance de succès. Alors, c'était bien cette fois ?

— Oui, c'était bien.

— Merde ! » Ma femme s'est dressée d'un bond sur le futon en me lançant un regard oblique, les yeux brillant de rancune.

« Tu en as de l'audace ! Oser me dire des choses pareilles ! » Sa voix semblait s'échapper d'un point lointain, pour me maudire, comme s'il y avait eu une cheminée sur le toit de cette baraque, elle ajoutait à ses propres mots les mots qu'elle m'avait arrachés à l'instant. Au paroxysme de la tension, je me suis levé, ma femme, assise sur le plancher de la cuisine, m'a demandé : « Asperge-moi d'eau froide, s'il te plaît ! » Le soir était là de nouveau, l'étroite cuisine qui tenait entre l'évier et le petit buffet allait être envahie par l'obscurité qui s'immisçait dans la déchirure du mince rideau qui recouvrait la vitre dépolie. C'était l'endroit où ma femme avait pris l'habitude de passer la nuit sans dormir, et tout était matière à alimenter notre empoignade et à lui servir de justification. Le crissement des pneus des taxis de la pleine nuit, le bruit de pas semblables à ceux d'un homme marchant sur le sable d'une plage, le grincement des

roues du dernier train glissant sur le pont métallique jeté au-dessus de la rivière ou de l'autoroute... Tant qu'à être écrasé, je choisirais un train de marchandises, l'idée effleure mon cerveau, fugitivement, moi qui ai rapetissé au point de tenir dans la paume d'une main, après m'être abandonné à suivre des yeux les lampes rouges du dernier wagon, et toutes les vibrations reviennent en un clin d'œil m'attaquer. Les vitres cassées des hautes fenêtres de l'usine derrière la maison, celle qui, à moitié morte, a cessé le travail, toutes les machines semblent attendre de voir ce qui va se passer, aléseuse, tour, courroies, toutes ces machines au nom inconnu, laissées à l'abandon, s'approchent de la maison comme pour se pencher vers elle et tendre l'oreille afin de saisir des secrets. Pressé par ma femme, j'obéis comme un soldat, je remplis un seau que je lui verse sur la tête. « Continue, continue ! » Sans protester, j'obtempère, ma femme se met à claquer des dents, puis elle me dit : « Frappe-moi pour de bon ! C'est comme si j'avais une marmite de fonte sur la tête. Oui, les nuits où tu ne rentres pas, c'est toujours ce que je ressens. Vite, donne-moi un coup, qu'est-ce que tu attends ? » Moi, je serre le poing, je frappe, ça fait un bruit sourd, qui se superpose à l'image de ma main frappant un subalterne à l'armée. Deux fois, trois fois, ma main s'engourdit, ma femme a le visage décomposé et les lèvres violettes d'une fillette qui a nagé trop longtemps. Enfin, elle dit : « Ça suffit maintenant. Je vais me changer, sinon je vais prendre froid. » Les flaques d'eau qui couvrent le sol me semblent être du sang qui a coulé d'une blessure.

« Je ne sais pas pourquoi, mais ce soir je n'arrive pas à me calmer. J'ai besoin de me rafraîchir les idées.

Je vais faire un tour », dit-elle, mais je ne peux pas la laisser sortir ainsi seule dans la nuit.

J'ai regardé du côté des enfants, ils ne s'étaient pas réveillés. Shinichi avait rejeté à moitié son édredon, il avait les joues cramoisies, la peau près de se fendiller, son large front en revanche était d'une pâleur diaphane, comme s'il allait se briser. Inexplicablement, Maya était recroquevillée à plat ventre, les jambes et les bras repliés contre le corps, les petites fesses seulement se dressaient, et cette posture bizarre est venue comme une masse alourdir mon cœur. Laisant la porte d'entrée fermée à clé, nous sommes sortis par la galerie extérieure en tenant nos socques à la main, comme deux jeunes gens qui s'enfuient de la maison un soir de fête, à l'aveugle. Evitant les rues passantes, nous avons marché dans les ruelles sombres, et ma femme a dit que c'était bien aujourd'hui parce que j'étais à la maison, mais l'épouvante était la plus forte, car c'était comme si de sa bouche allaient sortir l'une après l'autre des choses que j'ignorais encore, qui viendraient élargir la plaie. Quand je n'étais pas là, il fallait qu'elle aille dans des endroits déserts pour calmer ses étranges crises. A la limite du quartier, la grande route de Chiba. Le talus de la rivière Edogawa, couvert de roseaux. De l'autre côté, à l'extrémité de la ville d'en face, le grand chantier en construction d'un canal d'écoulement. Ce lieu attirait irrésistiblement ma femme quand elle était en proie à une crise. Une fois, elle avait hélé un taxi qu'elle avait fait rouler sans fin. Ne pouvant plus marcher tellement ses jambes étaient engourdies, elle avait rampé. Le lendemain en début d'après-midi, j'étais rentré, la fatigue peinte sur le visage. Ma femme avait retroussé

ses manches et relevé le bas de sa jupe pour me montrer les égratignures, les ecchymoses, traces bleuies de la folie de la veille. « Je me demande vraiment comment je fais pour me blesser de la sorte depuis quelque temps. — Tu es tellement inattentive que tu ne te rends compte de rien quand tu te cognes ! Quand je t'ai demandé une allumette, tu l'as prise par le bout incandescent pour me la donner, sans broncher, alors il ne faut pas s'étonner ! » Le souvenir de tels propos m'a fait monter le rouge au visage.

« Parce que tu le croyais vraiment ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que tu ne t'en fais pas ! Tu ne remarques rien du tout ! » dit-elle, et elle m'observe comme un chat qui guette une souris. « Ah, voilà que la migraine me reprend ! Cette fois, j'ai l'impression d'avoir la tête serrée dans un cercle de fer. Comment t'expliquer ? C'est comme si des centaines de tambours se mettaient en même temps à taper dans une pièce hermétiquement close. Je souffre, oh, comme je souffre ! Cette fois, ma tête enfle, elle gonfle ! Attention, elle va éclater. Vite, frappe-moi, s'il te plaît ! »

Debout dans la ruelle obscure où s'entassaient les maisonnettes endormies, j'ai frappé plusieurs fois ma femme, une odeur de pénitence a flotté, l'absurdité de mon geste s'intensifiait mais je ne pouvais plus m'arrêter, alors elle a dit : « Assez, assez ! Arrête de me frapper ! » Bien qu'à peine perceptible, j'ai décelé une hésitation dans sa voix, si je ne me trompais pas, c'était le signe qu'elle était revenue à son état normal et je me suis senti plus léger, mais elle s'est bientôt remise à divaguer, demandant par exemple : « Où est-ce, ici ? » Quelques passants, l'air méfiant, nous

croisaient en s'écartant, et cette façon qu'ils avaient de se détourner, dissimulant le bas de leur visage avec leur écharpe pour rejeter la curiosité qui les animait, me perçait le cœur. Comme ma femme prenait une expression de plus en plus absente, j'ai changé de direction, prêt s'il le fallait à passer la nuit à marcher, et j'ai enfilé la rue principale, je l'ai coupée et, de l'air de m'égarer dans un terrain vallonné, je me suis faufilé par les rues bordées de maisons, je suis parvenu dans un endroit bizarre que je n'imaginai pas trouver dans cette ville de Koiwa, je l'ai résolument traversé, et brusquement je suis arrivé à côté d'un cimetière. A perte de vue, des pierres tombales, de longues planchettes portant des inscriptions de prières. Ma femme a tressailli et s'est recroquevillée de frayeur. La mise en scène semblait trop parfaite, j'ai regardé furtivement autour de moi, mais je ne pouvais pas changer ce que mes yeux voyaient clairement, j'ai eu froid dans le dos et j'ai voulu presser le pas, mais soudain un chat noir a bondi hors du cimetière et a traversé la rue, puis, comme intentionnellement, il s'est arrêté et nous a regardés : ses yeux brillaient de reflets inconnus, ils avaient l'éclat du phosphore, mais au même moment sa figure s'est gonflée de façon malsaine. Ma femme a eu un cri sourd de dégoût et elle s'est mise machinalement à courir en me saisissant le bras. En silence, nous avons franchi l'obscurité et c'est quand nous avons débouché dans la rue principale qu'elle a dit enfin : « Toi aussi, tu l'as vue, la chose de tout à l'heure ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? La bête sans tête... » Elle avait à ce moment le même regard que le chat tandis qu'elle remontait les épaules autant qu'elle pouvait, et il m'a semblé toucher le fond du désespoir.

« C'était le diable, sûrement ! (Ma femme a utilisé un vieux vocable de son île natale.) J'étais épouvantée. Eh bien, figure-toi, l'étau qui enserrait ma tête s'est relâché ! » m'a-t-elle dit avec une expression allègre. Il devait être plus de minuit. La plupart des magasins étaient fermés, les rues vides comme dans un village abandonné, à la différence de la journée. Le marchand qui vendait des glaces et de la glace pilée aromatisée était encore ouvert, mais comme la saison estivale était passée depuis longtemps, on avait l'impression d'avoir sous les yeux une erreur irréparable. Pourtant, comme je ne pouvais pas me rappeler s'il nous était arrivé de manger quelque chose en tête à tête, l'envie de le faire ne m'a plus quitté, si bien que j'ai entraîné ma femme dans la boutique malgré son peu d'enthousiasme. C'était l'absence de ménagements qui précède la fermeture, et nous ne pouvions pas nous détendre. Quand la crise était passée, il ne restait qu'une apparence de détachement, elle se mettait brusquement à grelotter, remontait son col et y enfonçait le menton, et à la voir ainsi perdue dans ses pensées, j'étais presque certain que c'était une autre femme qui avait pris sa place et se mettait à réfléchir. Je lui lançais des regards furtifs et j'avais du mal à rester immobile car il me semblait que d'un instant à l'autre elle allait tourner vers moi un visage déchiré. J'avais beau croiser les jambes, mettre un coude sur la table, toutes les poses que je prenais étaient salies par le passé, je ne tenais pas en place, car je n'avais aucune posture à lui offrir pour elle seule. Je m'efforçais de ne pas donner prise, je tentais de dire quelque chose, mais plus la panique me saisissait, plus je me durcissais, et tout sujet de conversation s'échappait. Malgré tout, je me suis forcé à avaler en

frissonnant la moitié de la glace pilée à la fraise qu'on nous avait servie et j'ai pressé ma femme qui ne savait pas non plus comment se comporter, nous sommes sortis de la boutique et nous avons hâté le pas en direction de la maison, à travers les rues où tous les volets étaient clos. Cette nuit-là, tant bien que mal, rien ne s'est passé, nous étions écrasés de fatigue, et pour la première fois depuis le déclenchement des événements, nous avons dormi profondément.

Le matin du huitième jour, à peine sorti du sommeil, quand j'ai entrouvert les yeux tout en redoutant de me retrouver dans la lumière du jour, je me suis heurté au regard sec de ma femme fixé sur moi. Je me suis même demandé si elle n'était pas restée à m'observer dans mon long sommeil, sans dormir elle-même. « J'ai fait un rêve », a-t-elle dit et elle s'est mise sans attendre à me le raconter. Tandis que je l'écoutais, un flot d'épouvante a jailli en moi...

Ma femme et moi allions à Suidôbashi, mais *l'autre* nous avait devancés. Je lui déclarais que j'avais décidé de ne plus la voir, mais elle refusait que je la quitte sans l'avoir avertie et insistait pour que je lui explique d'abord clairement les choses. Ma femme entraînait dans la discussion, disant que nous souffririons de part et d'autre si nous parlions, il était préférable que nous nous quittions sans rien dire. En même temps, elle ouvrait une boîte de gâteaux qu'elle avait apportée et nous invitait à en manger. La femme hésitait, se demandant quel gâteau elle devait choisir... A leur tour, les enfants se sont réveillés, et peut-être étaient-ils contents de voir leurs parents couchés tout près d'eux, Shinichi écoutait sans perdre un mot le récit de ma femme, à plat ventre sur les

coudes, le menton appuyé sur la paume des mains, puis il a dit : « Maman, moi aussi j'ai fait un rêve !

— Tiens, tu fais déjà des rêves, mon petit ? Et qu'est-ce que tu as rêvé ? ai-je dit avec l'impression d'être sauvé, pour tenter de détourner l'attention de ma femme sur l'enfant.

— La tombe de Tama s'est mise à bouger, et après, eh ben, Tama, il est redevenu vivant ! » a raconté d'une traite Shinichi.

Si c'était là son rêve, on ne pouvait pas imaginer pire. Tama était le chat que ma femme avait adopté pour oublier sa solitude, mais il était mort depuis peu et nous l'avions enterré dans un coin du jardin, sous le figuier. Il ne s'agissait pas seulement de ce chat qu'elle chérissait, mais le comportement de son mari à ce moment-là venait se superposer, et le tout gonflait comme une énorme bulle. Il ne serait pas exagéré de dire que cette époque où nous avons le chat avait correspondu au désespoir le plus absolu. Dans le cœur de ma femme qui se trouvait à présent dans l'incapacité totale de résister au moindre choc, cela revenait à gratter une allumette à côté d'un entrepôt de produits combustibles. De quelque côté que je me tourne, c'était pour voir un doigt pointé vers moi.

La veille, en début d'après-midi, j'ai eu envie d'aller au cinéma et j'en ai fait part à ma femme. C'était parce qu'il me semblait que l'un comme l'autre étions dans un état d'esprit tout à fait favorable. Elle a eu un sourire, ajoutant que je pouvais y aller.

« Ça m'inquiète un tout petit peu quand même. Et si j'y renonçais ? » Tandis que je restais indécis, elle

m'a exhorté : « Ne t'inquiète pas et va voir ton film. Tu trouveras peut-être quelque chose qui sera utile à ton travail ! » Je suis donc allé au cinéma qui est situé de l'autre côté du passage à niveau. Mais pendant toute la séance, je me sentais envahi par un pressentiment. L'un des films était un reportage sur le développement des contacts entre une tribu du fin fond de l'Amazonie et une équipe d'explorateurs du gouvernement brésilien, et je l'avais déjà vu quelque part. En plus, le film précédent était monté de telle sorte qu'il débutait par l'échec du processus d'établissement des contacts, mais dans la nouvelle version le but des explorateurs était atteint et la caméra présentait avec hardiesse la vie de la tribu dans le hameau. Les explorateurs ne m'apportaient rien en particulier, mais dans la vie primitive de ces villageois, je découvrais quelque chose fait pour adoucir la blessure de celui qui avait perdu l'équilibre en faisant une fois un faux pas dans sa vie. J'aurais dû renoncer à voir la suite et m'en aller, mais malgré moi je suis resté jusqu'au bout. Pour aussi simple que soit le scénario, je me trouvais alors dans l'incapacité absolue d'adhérer à la façon concrète dont les personnages entraient en contact. Tout en me disant qu'il était temps de partir, à moitié debout, je suis resté jusqu'à la fin. Quand je me suis retrouvé dans la rue, le soir était tombé. Le ciel au-dessus de la ville était enflammé, mais déjà la nuit avait commencé son œuvre. Un train de plusieurs voitures s'approchait en faisant trembler le sol, et quand les phares ont déchiré l'obscurité, j'ai protégé mon visage du fauchage des feux. En même temps, je voyais comme un autre moi-même qui se pliait en deux. J'ai pensé que celui qui venait de voir le film jusqu'au bout était impar-

donnable, l'angoisse m'a serré la gorge, et j'ai couru en direction de la maison, dans le claquement de mes socques qui frappaient le sol. Mes oreilles bourdonnaient, je n'aurais pas dû, je n'aurais pas dû, j'étais incapable de me délivrer de l'ombre profonde qui m'envahissait. Au moment où je pénétrais dans l'entrée, la table dressée pour le dîner m'a sauté aux yeux.

« Excuse-moi, je n'avais pas l'intention de rentrer si tard. Quand je me suis retrouvé dans la rue après le film, il faisait déjà sombre, et j'ai couru tout le long du chemin ! » ai-je dit hors d'haleine, mais ma femme a gardé le silence. Son visage sombre durcissait la maison tout entière. Seul à avoir de l'entrain, je me suis attablé et pour tenter de détendre l'atmosphère, je me suis exclamé : « Mais c'est un festin, ma parole ! Vraiment, je suis désolé. Allons, mangeons ! » Et voilà que Shinichi, sans un sourire, a lancé : « Tu sais, Papa, si tu tardes à rentrer le soir, Maman deviendra folle et elle quittera la maison ! Maya aussi, et moi aussi, on la suivra !

— Qu'est-ce que mon petit garçon va imaginer ? Papa est allé voir un film. Maman était d'accord pour que j'y aille. Tu sais bien, le cinéma qui est de l'autre côté du passage à niveau. J'ai vu un documentaire sur les aborigènes du fin fond de l'Amazonie (je tremblais légèrement en disant ça). » Je tentais de me justifier. A son tour, Maya, qui me regardait d'un œil perçant entamer le dîner, a dit : « Papa, chi tu dis des menchonges, Maya, elle te battra ! »

J'entendais une voix me dire : « A moins d'emmener tout le monde avec toi, tu ne dois pas sortir, à aucun prix ! » J'avais beau être décidé à me tenir à cette loi absolue qui était mon fardeau, je voyais déjà tous les obstacles qui allaient surgir. Je m'étais absenté

sans prévenir aux quatre heures de cours que j'étais chargé de donner dans un lycée où je travaillais le soir comme vacataire, deux fois seulement par semaine. Comment allais-je régler le problème ? Comment allais-je mener les pourparlers pour tenter de vendre les romans ou les reportages que j'avais écrits ? Que ferais-je alors de ma femme et de mes enfants si je les emmenais avec moi ? Cependant, non seulement de leur côté, mais du mien aussi s'enracinait de plus en plus profondément la nécessité impérieuse de le faire. Déjà, parmi ces quatre membres qui composaient ma famille, un doute non encore absous subsistait, qui me retenait et, confiné dans cette petite forteresse, j'étais dans l'angoisse de ne pas savoir comment je ferais face au jugement de la société.

Je ne saurais expliquer les faits, mais dans le rêve que fit ma femme au petit matin, je sentis l'odeur d'une prémonition. La « chose » que je redoutais se précisait petit à petit.

Je voulais faire disparaître la boîte aux lettres, mais c'était encourir le risque que ma femme s'aperçoive que c'était devenu une obsession. Car il était évident qu'elle y portait la même attention que moi. Tout récemment encore, elle avait une importance considérable, puisque c'était par elle que le bonheur arrivait, cette boîte qui contenait des propositions de travail pour moi. Ma femme l'avait commandée spécialement grande, en sorte qu'elle puisse contenir du courrier de n'importe quelle dimension, sans que les enveloppes dépassent. Rien n'était changé à présent, mais je ne pouvais plus affirmer que je n'y trouverais pas, mêlée à une bonne nouvelle, qui sait, une vipère. Et j'attendais que ma femme ou mes enfants aillent s'en emparer.

Par hasard, j'ai regardé du côté de la palissade et j'ai vu l'uniforme du facteur avec sa casquette. A peine s'était-il approché de la porte, j'ai entendu le bruit du courrier qui tombait dans la boîte. Chose étrange, Maya ne manquait jamais d'entendre ce bruit. Et elle parlait toute seule, disant « y a une lettre ». Machinalement, j'ai esquissé le geste de me lever, mais je me suis retenu et j'ai attendu. Ma femme est alors descendue. J'ai entendu le bruit qu'elle faisait pour s'emparer du courrier, je savais qu'elle s'était immobilisée quelques instants. Elle est revenue. Son pas semblait léger et joyeux. Ce n'était rien. Elle s'est dirigée vers la pièce où je travaillais. « Tiens, il y a une lettre pour toi. » Elle allait sûrement repartir après l'avoir déposée sur le seuil. Mais ce que j'ai entendu, c'était : « Ça y est, c'est arrivé ! » d'une voix tremblante de colère qu'elle s'efforçait de contenir. D'un seul coup, j'ai été inondé de sueur. « Tu m'as promis qu'on la lirait ensemble, n'oublie pas ! » Disant cela, elle l'a décachetée. Elle l'a lue seule en silence, avant de me la tendre. L'écriture familière m'a sauté aux yeux. *Mardi, je suis allée à Suidôbashi, mais tu n'es pas venu. S'est-il passé quelque chose ?* La lettre exprimait à la fois le désir que rien ne soit arrivé et celui que quelque chose se passe. Le mardi était le jour où je donnais mes cours du soir. Enfin, c'était mon moi d'avant. Curieux avertissement que ce rêve de ma femme dans lequel il était question de Suidôbashi. Sans un mot, je lui ai rendu la lettre et elle s'est dirigée vers les cabinets.

Entre le moment où ma femme avait sorti la lettre de l'enveloppe et celui où elle a pénétré dans les toilettes, les deux enfants ne l'ont pas quittée des yeux, sans faire un geste. Maya a grimacé de frayeur

et elle a dit seulement comme pour elle-même :
« Maya veut pas voir ! » Quand sa mère est revenue,
Shinichi lui a demandé : « Tu as jeté la lettre dans les
cabinets ?

— J'ai jeté du papier ! a répondu ma femme.

— Tu as jeté la lettre, non ? a répété Shinichi.

— Du simple papier ! s'est dérobée ma femme.

— menteuse ! »

Shinichi avait presque crié. Mais ma femme n'a pas réagi. Si elle-même n'était pas ébranlée, peut-être allait-elle pouvoir arranger la situation telle qu'elle se présenterait. Je me suis senti rassuré tout d'abord, sans pour autant cesser d'être préoccupé par le ton brutal de mon fils.

Même si notre foyer ne restait pas figé à jamais, nous n'avions plus qu'à mourir de faim. Les matinées et les soirées étaient particulièrement froides, et il ne faisait pas de doute que l'été avait complètement disparu. Il a plu toute une journée, et l'automne s'est bientôt avancé ; il fallait convenir que l'hiver s'installerait sous peu. A force d'écouter le chuintement continu de la pluie qui s'infiltrait dans la terre, j'étais devenu quelque peu capable de réfléchir calmement à la situation dans laquelle je me trouvais. Maya jouait toute seule à la poupée en se parlant à elle-même : « Comme papa est bête, il en a eu assez de la maison, et il est parti dans une autre maison... » Quant à nous, saisissant la moindre occasion, nous restions assis pour discuter. Nous avons parlé d'une foule de choses. Cela ne nous était pas arrivé depuis notre mariage. Était-il possible de s'habituer peu à peu à une telle situation ? Mais le visage sombre de ma femme ne semblait pas vouloir s'éclairer, chose qui

me préoccupait. Plutôt, les efforts qu'elle faisait pour tenir la maison se transmettaient à moi douloureusement, mais quand j'essayais de m'approcher d'elle, l'odeur du passé s'élevait, divisant nos cœurs. De temps à autre, il arrivait aussi qu'elle s'approche de mon bureau et, dardant sur moi un regard scrutateur, elle laissait tomber : « Toi, tu sais... » Moi, quand je rencontrais son regard, il ne me restait plus rien de ce fragile regain dont j'avais cru saisir une parcelle. D'autres fois, je la voyais arriver en courant dans mon bureau, et elle répétait : « Je t'aime, je t'aime, si tu savais ! » Les yeux pleins de larmes, elle disait : « Pardon, pardon, je te demande pardon ! J'ai honte de me montrer à toi dans cet état ! » Alors, moi, j'avais immédiatement les larmes aux yeux et je me détendais. « Papa, il est pas méchant, hein ? » disait Maya, et nous éclations de rire ensemble. Voilà pourquoi je croyais que nous nous dirigions pas à pas vers une stabilisation de la situation.